



► 1 juillet 2024 - N°32 - Avignon





Exposition |

Chagrins des vivants

Avec Monte di pietà, une installation à la Collection Lambert, Lorraine de Sagazan et Anouk Maugein exposent 200 objets associés à des souvenirs intimes de blessures et d'injustices.

Comme un écho, sensuel et plastique, à sa pièce *Léviathan*, Lorraine de Sagazan explore le champ de l'installation au sein de la Collection Lambert, qui accueille son projet, conçu avec la scénographe Anouk Maugein, *Monte di pietà*. Prolongement de leur collaboration démarrée à la Villa Médicis, où la metteuse en scène fut pensionnaire en 2022, cette installation se veut un "sanctuaire de chagrins". Un espace abritant les traces de douleurs et d'injustices éprouvées par des personnes que Lorraine de Sagazan a rencontrées au cours de son investigation sensible. À chacun et chacune, elle proposait de confier un objet symbolique, un totem affectif et affecté cristallisant une épreuve intime : un deuil, une rupture, une trahison, une agression, une désillusion, un séisme, un tournant dans l'existence, qui serait moins activé par un élan constructif que par un arrachement à sa propre quiétude. Comme si un objet matériel racontait par lui-même l'idée d'une chute intérieure, avant une reconstruction possible. Au fil de son enquête, Lorraine de Sagazan a ainsi rassemblé une multitude d'objets chargés, derrière lesquels se devinent le poids des larmes, l'épaisseur de l'amertume, la vigueur de la rage.

Ce sont tous ces objets qu'elle expose dans l'installation, à la manière d'un monument des choses mortes et des souvenirs qui survivent. On y trouve aussi bien des perruques que des ballons, des robes de mariée que des scooters brûlés, des procès-verbaux pour viol que des justaucorps de patinage artistique ou des médicaments... Les typologies d'objets ne répondent à aucune règle fixe, sinon que tous traversent des vies quotidiennes. Au cœur des vies ordinaires, ces 200 objets familiers disent les secrets des violences inouïes. Anouk Maugein confie que leurs propriétaires "n'ont pas pu se résoudre à les jeter". Comme s'ils constituaient, en silence, les pièces à conviction de leurs expériences, le mobile de leurs peines. Exposés, ils leur échappent enfin, passant dans un niveau de réalité médiatisée, qui a la vertu d'un soulagement, d'une libération, qui sait.

La question qui a mobilisé Lorraine de Sagazan et Anouk Maugein tenait à la façon la plus juste d'exposer ces objets. En les classant, en les lustrant, en les associant par famille, en les fétichisant ? "On a d'abord fait des recherches en iconographie, notamment dans les archives des monts-de-piété, où les objets sont toujours consignés et étiquetés, confie la scénographe. On a aussi fait des recherches autour des fouilles archéologiques et des cryptes, portées par cette idée de déterrer les douleurs." Au terme de leurs investigations, elles ont privilégié trois modes de monstration des objets : cloués au mur, rangés sur des étagères, à demi ensevelis dans le sol. Clouer, déposer et

enterrer : autant de gestes qui confèrent à ces objets une dimension tragique, conjurant l'oubli par la rugosité d'une nouvelle présence. Des objets sonores se distinguent aussi, tel "un métronome, une radiocassette contenant l'enregistrement d'un rive, une guitare électrique aux cordes vibrantes".

Telle qu'elles la mettent en scène dans leur installation habitée, l'attention portée par Lorraine de Sagazan et Anouk Maugein aux objets du chagrin rejoint un geste de plus en plus documenté dans le champ des sciences sociales. Dans leur essai paru l'an dernier, *Le Soins des choses. Politiques de la maintenance* (La Découverte), les sociologues Jérôme Denis et David Pontille analysaient un contrepoint saisissant de l'obsession contemporaine pour l'innovation et l'obsolescence programmée : le souci de la maintenance, de la réparation des choses de la vie quotidienne (lave-linge, pont, chaudière, smartphone, horloge...). Faire durer les choses, s'y attacher pour des raisons éthiques ou sentimentales, c'est aussi ce que traduit à sa manière ce sanctuaire des chagrins. Comme le signe que les douleurs ne s'évaporent qu'à condition de les dire, de les métaboliser par la présence des objets qui les réactivent et les effacent en même temps.

■ Jean-Marie Durand

Monte di pietà, à la Collection Lambert, du 23 juin au 1^{er} septembre, de 11 h à 18 h. Les 20 et 21 juillet, entre 11 h et 16 h 30, l'installation est activée par une performance poétique mêlant récits et improvisation à travers des textes de Laura Vazquez.